

comme dans leur avenir; de rechercher, de concilier et de défendre leurs intérêts divers; de préparer leur union permanente dans un dessein de paix générale, s'il est possible, de préservation commune, s'il est nécessaire, et surtout de progrès matériel, intellectuel et moral. Dans ce but, ils ont fondé la *Revue du Monde latin*. Cette appellation pouvant paraître étrange, l'un des collaborateurs de cette Revue s'est empressé d'en donner l'explication. « Il n'existe pas, à proprement parler, dit-il, de *race latine* et l'on ne saurait affirmer que l'élément *latin* l'empose, en France, par exemple, sur l'élément gaulois, en Espagne, sur l'élément goth et ibère. Mais personne n'ignore ce qu'on entend aujourd'hui par le mot *latin*; personne ne méconnaît cet ensemble de caractères ethniques, historiques, linguistiques, sociaux et parfois physiologiques et anthropologiques d'où se déduit un groupement naturel des peuples constituant ce que, d'instinct, on a appelé *racés*. » Il est donc bien entendu que cette nouvelle *Revue* sera l'organe de la plupart des nations du Midi de l'Europe, en y comprenant même la Grèce et les pays helléniques et une partie de ceux du Nouveau-Monde, à l'exclusion de la race *Germanique*, de la race *Slave* et de la race *Anglo-Saxonne*. Cette *Revue* est opposée, en principe, à la guerre, à la conquête et particulièrement à tout acte tendant à favoriser une nation latine au détriment d'une autre race latine. Elle donne la plus grande somme possible de faits, de documents et de renseignements utiles; elle expose les grandes questions internationales, afin de fournir aux diplomates, aux savants et aux commerçants une source précieuse d'informations exactes. C'est une noble et grande tâche qu'elle s'impose surtout dans les conjonctures actuelles, car elle ne se dissimule pas que la France qui devait être le centre du groupement des peuples latins, a failli à sa mission, décline de son rang et végète sans influence. « Sous le rapport intellectuel, dit un des écrivains de la *Revue latine*, les questions les plus ardues de la science, de la philosophie, de la politique ont été mises à la portée de tous, incomplètement et de manière à créer de dangereuses illusions. Les ignorants d'hier, improvisés savants par la lecture rapide de quelque article de journal, se sont jugés aptes à trancher toutes les difficultés, et ils ont fait l'opinion, car ils sont le nombre. Du milieu de cette masse, prétendant juger de tout avec une légère teinture de chaque chose, incomplètement accessible au beau et au bon et s'enthousiasmant du médiocre, il n'a pu surgir des talents robustes et des caractères fortement trempés; s'ils paraissent, ils détonnent trop dans l'ensemble pour n'être pas aussitôt repoussés comme gênants et démodés. Dans une pareille société, le métier d'exploiteur de la sottise et des vices humains a fini par dominer tous les autres. La sève qui fait vivre les peuples a tari en France. L'évidence apparaît aujourd'hui, c'est l'épuisement de la richesse publique, l'éparpillement des forces nationales; c'est le drapeau et l'honneur français engagés sur tous les points à la fois, c'est la brouille mal dissimulée avec l'Italie, la froideur avec l'Espagne, le Portugal, la Roumanie, l'Angleterre, peut-être demain les provocations de l'Allemagne. »

Dans une situation semblable, la France n'a donc pu que déchoir: ce n'est plus l'ancienne et belle reine des peuples latins lui formant une cour splendide. Sa couronne est tombée dans la fange et la *Revue latine* se propose de la relever: « Elle entend regarder le mal en face et chercher le remède. » Elle espère, — mais ne se trompe-t-elle pas? — « que l'état actuel de la France n'est qu'une maladie de transition, une sorte de crise d'âge qui se résoudra par un réveil des forces vitales de la patrie. »